

**NAZIR
HAMAD**

**LA LANGUE
ET LA FRONTIÈRE**

Double culture et polyglottisme

Préface de Charles Melman



DENOËL

La Langue et la Frontière

DU MÊME AUTEUR

Destins d'enfants (avec Françoise Dolto), Gallimard, 1995.

L'Enfant adoptif et ses familles, Denoël, 2001

Nazir Hamad

La Langue
et la Frontière

La double appartenance
et le polyglottisme

Préface de Charles Melman

DENOËL

**En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent
ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou
du Centre français d'exploitation du droit de copie.**

www.denoel.fr

**© 2004, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris**

Préface

Papas

Invité récemment à un colloque de linguistes consacré à « la langue maternelle », j'ai pu entendre un éminent spécialiste, corse d'origine, affirmer qu'il n'y en avait pas.

Il est évident que, du point de vue de sa discipline, ce professeur n'avait pas tort. Il n'y a pas en effet de signe pertinent qui marque la langue entendue dans l'enfance pour la distinguer de celles à venir.

À défaut d'un trait manifeste repérable par le linguiste, qu'est-ce qui supporte pourtant les effets psychiques remarquables produits chez le locuteur par l'irruption de sa langue première ? Primauté supposée donc ; enfance, origine, ces caractères sont-ils d'ailleurs si sûrs pour la définir ?

Les exemples en effet ne sont pas rares de ces sujets qui renoncent à la langue parlée par celle qui fut leur nourricière pour adopter un dialecte étranger, voire être adopté par lui en se faisant reconnaître comme écrivain. Julien Green a même été jusqu'à éditer un livre bilingue, page contre page.

La Langue et la Frontière

Il faudrait penser dans ces cas, à une véritable renaissance, détachée de la chair ; un père qui serait tout-amour et qui, avec le corps de la langue, vous livrerait celui de la mère, sans autre restriction que celle imputable à votre déficit grammatical. On imagine alors la poussée vers l'excellence syntaxique, le désaveu de la femme toujours en deçà d'une perfection maternelle idéale.

Mais il y a pire. Car celui qui aimerait croire que c'est, en dernier ressort, sa musique qui spécifie la langue de l'origine, se verrait vite démenti par le fait que – vérification clinique faite – c'est le comptage !

Spontanément, ou bien à l'occasion d'une fatigue, le comptage – un, deux, trois, etc. – vous révèle, si vous êtes polyglotte ou adopté, avec la langue que dans ce cas vous utiliserez, celle de votre origine. Le même phénomène vaut pour les cas d'aphasie où c'est le comptage dans la langue maternelle qui se « perd » en dernier.

Vous n'y comprenez plus rien ? Il est urgent dans ce cas de vous jeter dans le livre de Nazir Hamad. Le conteur délicieux et lettré vous embarque sur le tapis qu'il fait décoller pour survoler comme il faut l'affaire ; pas seulement pour le plaisir puisque, grâce à ses délicats appareils conceptuels affleurent les plans des structures enfouies.

Le résultat n'est pas négligeable s'il se vérifie que ces structures sont identiques quel que soit l'idiome – ce que laisse déjà supposer, avec le phénomène du comptage, la prévalence du 1 – et qu'il faut notre profonde arriération pour nous croire différents et donc ennemis.

Mais la condition de notre xénophobie se dévoile de façon plus précise encore ; elle gîte dans le fait, exposé en filigrane, que parler une langue implique toujours un

Préface

sacrifice dont le retour n'est jouissance que s'il a été fait sur l'autel du dieu lare, identifiable seulement, hélas, par son idiome. Vérifiez cela dans ce livre, avant de vous rêver glossolale.

Charles Melman

Introduction

L'excellent livre de Tzvetan Todorov *Nous et les autres* m'a beaucoup aidé à formuler mon hypothèse de travail dans cet essai. Todorov analyse la littérature du XVIII^e et du XIX^e siècle pour nous montrer la place importante que les récits de voyage prennent chez de nombreux auteurs. Les héros de leurs récits vont à la rencontre de l'autre, le supposé différent, afin de le connaître et d'étudier ses mœurs comme un moyen d'examiner leur propre image dans ce miroir. L'autre est tantôt le bon sauvage, tantôt le membre d'une civilisation située, selon eux, aux antipodes de la leur.

Il leur faut un supposé différent qui se prête à l'examen pour qu'ils puissent redécouvrir leur propre image grâce aux différences, et pour apprendre ainsi à relativiser la notion qu'ils ont de la civilisation et de l'appartenance. Je me contente ici de faire remarquer que si je me réfère au titre de Todorov *Nous et les autres*, c'est pour l'écrire à ma manière : « Nous autres », suivant en cela Lacan quand il reprend la formulation de Descartes « Je pense donc je suis » pour l'écrire : « Je pense là où je n'y suis pas », introduisant l'inconscient là où Descartes met en avant le conscient.

La Langue et la Frontière

Si je m'arrête sur ce concept que Todorov développe pour situer le Nous dans une relation dialectique avec les Autres supposés différents, c'est pour dire que la différence est d'autant plus critique qu'elle est minime. Car moins on dispose de critères objectifs pour marquer la différence avec l'autre, plus on se réfère à la subjectivité historique ou au narcissisme de la petite différence pour tracer des frontières qu'on veut infranchissables.

Chaque pays, chaque peuple a son autre, pas souvent différent, mais qui a pour fonction d'être le miroir des projections de chacun. C'est le Belge pour le Français par exemple, ou encore le Hollandais pour le Belge et ainsi de suite. Chacun de nous a son autre supposé différent et risible, mais cela ne devient dramatique qu'en cas de crise.

Cet autre n'est pas moi, mais il est moi dans la mesure où par sa façon d'être, par ce que je lui attribue, il me donne un groupe d'appartenance et un continu. Le groupe désigne les différences réelles ou supposées de l'autre, et ce faisant il se situe lui-même. Il donne existence à ce qu'il rejette, à ce qu'il désigne comme autre pour se retrouver lui-même.

Qui est donc cet autre ?

C'est d'abord une image, la sienne propre. L'exemple des animaux qui se battent contre leur image dans le miroir, illustre bien mes propos. Mais gardons-nous de rire des bêtises de nos amies les bêtes, car l'enfant humain croit aussi à la réalité tangible de son image et cherche cet autre derrière le miroir. L'enfant, mis en présence de ses semblables, les agresse, les bat et dit être battu, les voit tomber et pleure. À ce stade, ses réactions ne sont pas différentes de celles d'un singe, par exemple. C'est grâce à la confirmation de l'adulte que l'enfant

Introduction

humain reconnaît cet autre dans le miroir comme étant sa propre image. Et cette reconnaissance constitue pour lui un processus d'identification qui va être la souche de toutes les autres identifications et la conquête progressive de son identité de sujet.

Et c'est justement là que réside un des drames primordiaux de l'être humain. Il s'identifie à un double de lui-même, à son image vécue comme un étranger, avant de l'intégrer et d'anticiper l'unité de son corps. Et voilà pourquoi l'être humain est toujours pris dans ce dilemme qui consiste pour lui à être aliéné à l'image de l'autre, lien fondamental qui le fait exister mais d'une existence critique. Trop loin de l'autre, le sujet humain est anéanti, trop près, il est annihilé.

L'espoir de l'homme lui vient de son état d'être doué de langage. Contrairement à l'animal, l'homme habite doublement son corps. Son corps est d'abord un ensemble d'images inconscientes avant que son schéma corporel ne soit neurologiquement unifié. C'est ce décalage entre le schéma corporel et l'image inconsciente du corps qui fait de l'expérience du miroir une épreuve singulière pour l'être parlant. Elle est singulière dans la mesure où cette identification à l'image instaure pour lui l'idéal pour son moi, ou le moi idéal. Cet idéal reste là, latent, capable de prendre une tournure mégalomaniacale au cours de laquelle l'homme n'a qu'un souci, soigner son image pour correspondre à ce qu'il pense qu'on attend de lui. C'est vrai en ce qui concerne les hommes politiques, les stars et toutes sortes de maîtres. Et c'est vrai aussi en ce qui concerne l'image que les groupes humains se font d'eux-mêmes en opposition aux autres supposés différents, voire inférieurs.

La Langue et la Frontière

La découverte de cette image entraîne d'autres conséquences. L'enfant se laisse leurrer par un sentiment de toute-puissance, dû justement à sa reconnaissance par l'adulte dont le regard lui permet de se voir comme aimable. L'enfant jubile, et cette jubilation est l'expression de son moi idéal.

C'est Françoise Dolto qui théorise cette articulation entre le schéma corporel et l'image inconsciente du corps. Le premier est neurologique et commun à tous les hommes, tandis que la seconde est symbolique et sa fonction consiste à arrimer la chair aux signifiants. C'est ce qui fait que le corps ressemble aux temples de l'Égypte antique, dont les pierres constituent l'édifice et portent les traces d'écriture de son histoire. Il a fallu des siècles et des siècles pour qu'un Champollion s'attelle à donner aux signes leur valeur de signifiants, réalisant en quelque sorte ce que la mère fait quand elle soutient l'hypothèse du sujet chez le petit d'homme. Personne ne peut désigner une partie de son corps en évitant la métaphore qui transcende son état de simple organe. Dire « cœur », par exemple, laisse forcément entendre tout ce qui a trait à l'amour et à la tendresse. C'est l'expérience clinique avec les enfants qui fait dire à Dolto que, quand l'enfant dessine, il met en jeu son image inconsciente du corps. L'enfant qui parle de son dessin parle de lui-même, que ce soit de la réalité de son corps ou de la représentation symbolique qu'il en a dans son rapport aux autres.

Le stade du miroir va servir de base à Lacan pour donner au « Ich » de Freud deux instances différentes qui constituent un tournant important dans sa pratique analytique. Il s'agit du sujet et du moi. Le schéma L nous montre deux axes : l'axe de l'imaginaire, qui va du *a* à *a*

Introduction

prime, ou du moi à son image dans le miroir ; et l'axe du symbolique, qui va du Grand Autre, l'inconscient comme lieu, vers le sujet S barré. Autant le moi apparaît comme une fonction de maîtrise, selon l'expression de Lacan, autant le sujet reste séparé de son inconscient. Le moi, grâce à l'expérience du miroir, de l'illusion de maîtrise qu'il a par rapport à l'image, tend à la domination du semblable, alors que la relation de l'inconscient au sujet est complexe car elle se heurte au mur de l'imaginaire. L'expérience psychanalytique nous apprend que l'inconscient nous reste étranger, et que seules quelques formations de l'inconscient réussissent à se frayer un chemin pour nous révéler quelques éléments de notre vérité de sujet.

Si des formations de l'inconscient viennent de temps en temps nous surprendre et nous rassurer tout autant, c'est que nous sommes à l'écoute de notre inconscient et que nous sommes capables d'admettre que quelque chose nous dépasse et échappe complètement à notre maîtrise. L'homme, pour peu qu'il croie à son inconscient, ne peut que compter avec son manque à être. Et cependant, l'homme est un éternel insatisfait. Il peut tout avoir, mais cela reste en deçà de son désir. Souvenons-nous de *Citizen Kane*. C'est pour cela que l'homme, monsieur Tout-le-monde, cherche toujours à échapper à ce malaise. Un moyen souvent employé est l'objectivation de sa problématique qui lui permet d'attribuer la cause de son malaise à l'autre, de l'autre côté de la frontière ou du miroir. L'autre est diabolisé et devient parfois la figure du mal par excellence. Il peut porter des noms différents qui ont des résonances idéologiques, militaires, culturelles ou religieuses, mais le résultat est toujours le même. On devient la victime désignée ou l'élu qu'on

La Langue et la Frontière

ignore. Cet autre peut être extrêmement puissant comme la CIA, le KGB, la civilisation occidentale, la femme, ou simplement le voisin censé être jaloux et malveillant.

En politique ou en idéologie, on appelle les premiers « l'ennemi de l'extérieur ». Et si tout le monde est d'accord pour dire que l'ennemi de l'intérieur est aussi redoutable et dangereux, il n'en reste pas moins qu'il est difficile pour moi de trouver le terme qui convient pour qualifier l'attitude de la voisine Khadija qui jalouse ma tante Fatima et qui lui jette des sorts. Pour nommer ce genre de conflits qui déchirent les voisins, le meilleur terme serait peut-être un « conflit de voisins », ou encore un « conflit familial », ou pire encore, une « guerre familiale ». En français, on n'a que le terme « guerre civile », qu'on appelle civile en opposition au terme militaire. Une guerre familiale, ou *Abliab*, est l'expression qui explique le mieux la nature profonde de ce qu'une telle guerre implique. L'ennemi n'est pas le lointain, si différent qu'il puisse être, l'ennemi, c'est le rival proche, celui qui partage mes objets, mon territoire, respire mon oxygène et me prive d'une partie de ma jouissance. Observez deux petits frères qui se jalouent et vous verrez l'illustration de ce que j'avance. Le plus important dans cette jalousie n'est pas l'objet qu'on s'arrache, c'est plutôt l'image de complétude que cet objet reflète au moment où il est en la possession de l'autre. D'ailleurs, cette envie soudaine de l'objet n'est pas uniquement infantile : votre veste est plus belle sur le dos d'un autre ; votre ancienne petite amie n'est jamais aussi ravissante ni aussi désirable que lorsqu'elle est avec un autre :

L'exemple extrême de ce malaise que représente l'autre

Introduction

pour nous, c'est Goliadkine. Souvenez-vous de cet employé modèle que Dostoïevski dépeint dans son roman *Le Double*. Un début de crise de dépersonnalisation le guette. Il rend une visite impromptue à son médecin Christian Ivanovitch et lui explique en confidence qu'il est petit mais qu'il en est fier. Il en est fier au même titre que de son état d'homme qui n'agit pas par en dessous, mais ouvertement et sans finasseries. Plus tard, Goliadkine rencontre son double et tente, dans un premier temps, de faire alliance avec lui pour qu'ils puissent ruser ensemble et mener leurs intrigues pour embêter les autres. « C'est, lui dit-il, mon affection, mon affection fraternelle qui te parle. Et toi et moi, Yacha, nous allons ruser, nous allons faire nous aussi, de notre côté, notre travail de sape, et nous leur moucherons le nez. » Yacha, le double, va se révéler un grand ruseur, mais pour le malheur de Goliadkine car c'est lui qui en subit les conséquences. Yacha réussit tout ce qu'il entreprend et supplante partout celui qui devient son rival acharné, Goliadkine.

Dostoïevski illustre avec beaucoup de génie ce que j'essaie de développer dans ce livre. Goliadkine est sincère quand il se présente à son médecin comme étant un honnête citoyen. À ce moment-là, il ne sait rien de son désir d'être un intrigant comme ses collègues de travail. Même quand il en parle, c'est pour le dénier, dénier sa vérité profonde. Et sur ce plan, nous sommes tous semblables. Combien de fois disons-nous : « Jamais je ne ferai des choses pareilles », ou encore : « Jamais je ne me mettrai de tels habits sur le dos »... ? Nous ne mentons pas consciemment en énonçant de telles phrases, seulement nous oublions que nous sommes dupes. Goliadkine a rencontré sa vérité profonde sous la forme d'un double.

La Langue et la Frontière

C'était lui et pas lui. Physiquement, c'était son semblable, mais moralement, son opposé. Goliadkine était clivé entre un désir inconscient qu'il déniait, et une morale consciente qu'il voulait rigoureuse.

Goliadkine n'est pas une simple invention littéraire. Il est notre image chaque fois que nous sommes confrontés à des formations de notre inconscient et que nous refusons de nous y reconnaître. Par ailleurs, la clinique nous apprend qu'un individu peut ne plus se reconnaître dans les repères de son groupe ou dans les éléments de sa culture et chercher à s'en éloigner. Il fait comme si le miroir ne reflétait plus son image comme semblable aux autres et ne confirmait plus son appartenance à son groupe. Partir devient un processus de détachement des siens, jugés indignes, imparfaits ou encore étrangers à ses propres idéaux. Partir offre deux issues possibles au malaise du sujet : la reconstruction, grâce aux repères des autres, de son nouveau monde ou de sa nouvelle identité, ou la confirmation de son appartenance et de sa culture.

Les démarches de Chateaubriand et de Loti sont de cet ordre. Le premier est le représentant et le défenseur de sa culture. Il cherche à rencontrer l'autre, mais refuse d'adopter ses coutumes ou d'apprendre sa langue. L'autre ne l'intéresse que dans la mesure où sa différence valorise son groupe à lui. Le deuxième pousse l'expérience de l'intégration jusqu'au renoncement total à son identité. C'est ainsi qu'au bout de quelques mois de séjour à Istanbul, Aziyadé parle parfaitement le turc. Heureux dans ses nouveaux vêtements, il devient un nouveau personnage, un sujet turc qui s'engage dans l'armée de sa Magnificence le Sultan et meurt au cours d'une bataille. Il aura fallu cette mort pour qu'il puisse ressusciter ailleurs et revenir à lui-même dans *Rarahu*.

Introduction

L'Odyssée me paraît être l'exemple parfait d'une histoire d'exilé, au cours de laquelle le redoutable Ulysse, le véritable vainqueur de la guerre de Troie, court un nouveau risque encore plus terrifiant que la guerre. Quand Ulysse échoue sur l'île des Phéaciens, il est seul, épuisé, meurtri et nu. Il se traîne sur la plage et s'écroule, vaincu. Quand il revient à lui, il se sent démuni et sa faiblesse est telle qu'il sait qu'il ne peut lutter et se défendre. Il se réfugie dans un bosquet, amasse des feuilles mortes et en fait une couche. Un état qui rappelle étrangement celui des naufragés clandestins échoués sur les plages de l'Europe de l'Ouest.

Nausicaa, la fille du bon roi Alcinoos, le découvre dans cet état, le prend en charge et l'habille en femme pour l'amener discrètement au palais où elle le présente aux nobles Phéaciens en présence d'Alcinoos lui-même. C'est là que commence *L'Odyssée*. Ulysse raconte la guerre, les batailles, les massacres, et ensuite ses errements pendant de longues années. Ainsi, il retrouve son histoire, la remémore pour, petit à petit, sortir de la brume de son récit, et reconstituer son identité. Enfin reconnu par ses hôtes, il assoit, au cours de diverses épreuves, sa notoriété et son autorité. C'est auprès d'Alcinoos, noble vieillard bienveillant, que l'histoire se déroule et que le héros du récit prend corps et obtient reconnaissance. C'est alors qu'il peut rentrer chez lui, sur un bateau mis à sa disposition par son hôte. Ulysse se raconte à l'abri des jugements de son groupe, et en le faisant, il s'approprie son histoire.

Le malheur d'Ulysse représente le prix qu'il lui fallait payer pour avoir failli à sa parole. Prétendant de la belle Hélène parmi tant d'autres, il souffle au père de cette femme l'idée de lier les prétendants par un serment de

La Langue et la Frontière

solidarité, afin d'éviter une querelle entre eux au moment où Hélène aura fixé son choix, et afin de venir en aide à son époux si jamais celle-ci lui était enlevée.

C'est de là que naîtra l'interminable guerre de Troie. Quand Ménélas, le mari malheureux, aidé par son frère Agamemnon, prépare une expédition pour se venger de Troie, tous les seigneurs, respectant leur serment se mobilisent. Seul, Ulysse, le plus ingénieux de tous, répugne à se mettre en campagne. Il ne respecte pas sa parole. Et lorsque les messagers de Ménélas viennent le voir, ils le trouvent dans son champ : le roi d'Ithaque marche derrière sa charrue bizarrement attelée d'un cheval et d'un bœuf, et au lieu de semer des grains, Ulysse répand du sel. Il fait le fou. Mais quand, pour le mettre à l'épreuve, on place son fils devant les animaux, Ulysse s'arrête et se voit obligé d'honorer ses engagements.

Peut-être faut-il croire que partir représente, en quelque sorte, cette épreuve subjective, ces pérégrinations au cours desquelles chacun va jusqu'au bout de lui-même. C'est le passage nécessaire qui mène vers la découverte de soi pris dans la peau neuve que constituent la langue et la culture de l'autre.

L'ESPACE ANALYTIQUE

collection fondée par Maud Mannoni
dirigée par Alain Vanier

Chaque pays, chaque peuple a son « autre », pas réellement différent, mais miroir des projections collectives. Chacun de nous a son « autre », souvent tourné en dérision et cible potentielle d'un déchaînement de violence. Aujourd'hui, pour nous Européens, cet « autre » est avant tout l'immigré installé sur notre sol, souvent de religion musulmane.

Sur les rapports complexes que chacun établit entre une culture d'origine et une culture d'accueil, sur la perception de l'« étranger », et en particulier du musulman, sur la relation de l'immigré à ses propres racines, la psychanalyse apporte un éclairage précieux.

Dans une écriture toujours accessible, avec le regard d'un témoin autant que d'un psychanalyste, Nazir Hamad prend parti dans le débat contemporain, en particulier face à l'ethnopsychiatrie. De façon vivante et profonde, il aborde les problèmes que posent le nom de famille étranger, la question de la relation au père, de la langue étrangère et du polyglottisme, et le défi du monde moderne à l'identité musulmane.

Franco-Libanais d'origine musulmane, Nazir Hamad est psychanalyste à Paris. Il travaille avec les enfants et les adultes. Il est auteur de plusieurs livres dont *Destins d'enfants*, écrit avec Françoise Dolto (Gallimard, 1995), et de *L'Enfant adoptif et ses familles* (Denoël, 2002, prix France Liban 2003).

Illustration de couverture :
© Christian Roux

B 25530.1  05.04
ISBN 2.207.25530.1
20 €

